

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 3

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195380>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'humbles paysans, reçurent, un soir, leur fermier qui apportait le prix de son loyer en pièces de cent sous. Il vida le sac sur la table; le total y était bien. Mais, après son départ, les deux harpagons comptèrent l'argent une seconde fois et s'aperçurent, avec épouvante, qu'il manquait cinq francs. Ils cherchèrent, furettèrent partout. Rien ! Ils recommencèrent le compte, défirent et refirent les piles d'écus. Il en manquait toujours un. Impossible de rien réclamer au fermier, qui avait compté devant eux. Ils étaient au désespoir.

Alors le bonhomme eut une inspiration héroïque. « Couchons-nous sans souper, dit-il à sa femme. Ce sera toujours ça de rattrapé sur les cent sous. »

Sa digne compagne se mit au lit sans hésiter. Pour la rejoindre, l'homme ôta ses sabots, lorsque, dans l'un d'eux, il vit briller l'écu, qui était tombé là sans faire de bruit, à cause de la paille.

Plein de joie, il le serra dans l'armoire, avec les autres. Puis, se tournant vers le lit :

— Dis donc, ma femme... Il est bien tard... Est-ce que vraiment tu vas te relever pour rallumer le feu, pour mettre le couvert ? Si nous ne soupions pas, quand même ?...

La vieille approuva, bien entendu. Pour les avarices, quand une économie est faite, il n'est guère possible d'y renoncer.

A l'occasion de la mort d'Alexandre Dumas, fils, on a cité ces quelques vers, qui sont vraiment délicieux :

ECHANGE

En me promenant ce soir au rivage,
Où, pendant une heure, à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage;
Vous veniez ensuite et l'avez trouvé.

Dites-moi comment finir cette affaire.
Les procès sont longs, les juges vendus.
Je perdrais ma cause. Et pourtant que faire ?
Vous avez deux cœurs et je n'en ai plus.

Mais dès qu'on s'entend bientôt tout s'arrange;
Et souvent le mal nous conduit au bien !
De nos cœurs entre eux faisons un échange :
Rendez-moi le vôtre et gardez le mien.

Un mot historique. — Un mot historique singulièrement crâne et peu connu est celui du commandant de Fouchier, pendant la guerre de 1870. Délaissé, oublié avec un bataillon du 37^e de marche, il tient, depuis vingt-quatre heures, contre des forces considérables, et se voit enfin cerné dans un cimetière où sa défense est sans espoir.

Un officier allemand s'avance :

— Faites donc cesser le feu de vos hommes, commandant, lui dit-il, vous voyez bien que tout est fini !

Et le commandant répond ces paroles admirables :

— Faire cesser le feu de mes hommes, ce n'est pas mon affaire, c'est la vôtre.

Le goût parisien. — C'était quelques années après la guerre, nous dit le *Petit Parisien*. Le chancelier de fer s'entretenait avec un diplomate français. Le « goût parisien » devint le sujet de la conversation. Brutal comme toujours, le Teuton raillait lourdement et parlait de notre légèreté.

— D'accord, répondit le diplomate, je vous concède tous nos défauts, mais vous conviendrez de notre ingénuité que jamais personne n'a discutée. Donnez à nos Parisiens la chose la plus inutilisable, ils sauront en tirer parti... et avec goût.

— Eh bien ! voilà, riposta le prince, voilà un de mes cheveux : envoyez-le à vos Parisiens.

— Pour en faire ?

— Un bijou, s'ils le peuvent !

Huit ou dix jours après, le diplomate remettait au prince un écrin aux couleurs françaises, qui contenait ce bijou symbolique : l'aigle allemand portant au bec, par le cheveu envoyé, les deux écussons d'Alsace et de Lorraine. Bismarck comprit ; il ne demanda point

d'explication. Depuis ce jour, il n'aime pas qu'on lui parle du goût parisien.

Les adieux d'un pasteur à ses ouailles dans une ville du Far-West :

« Mes bien-aimés,

» Notre séparation ne me semble pas pénible pour trois raisons : vous ne m'aimez pas, vous ne vous aimez pas les uns les autres et le Seigneur ne vous aime pas. Si vous m'aimez, vous m'auriez payé mes services pendant les deux années que j'ai passées ici. Vous ne vous aimez pas les uns les autres, sans quoi j'aurais eu plus de mariages à célébrer. Et le Seigneur ne vous aime pas, car s'il vous aimait, il aurait rappelé à lui un plus grand nombre d'entre vous et j'aurais eu plus de services funèbres à conduire. »

Les paroissiens n'ont pas, paraît-il, pressé leur pasteur de rester parmi eux.

Inutile d'ajouter que c'est un journal américain qui rapporte ce petit discours.

Un souvenir historique raconté par la New-Musikzeitung :

En Angleterre, sous le règne de Charles II, les mœurs étaient à ce point sévères qu'on allait jusqu'à exclure les femmes de la scène. En conséquence, les rôles féminins étaient confiés à des jeunes gens travestis comme il convenait. Certain soir, le commencement du spectacle se faisait longuement attendre. Le public devint impatient, et le roi, qui était arrivé depuis un bon moment, se montra fort contrarié du retard. Au bout de quelques minutes, il fit venir le directeur.

— Que se passe-t-il donc aujourd'hui ? demanda le roi avec courroux ; n'allez-vous pas vous décider à commencer la représentation ?

— Veuillez me pardonner, sire, répondit le directeur en s'inclinant profondément, mais... la reine n'est pas encore rasée !

Charles II éclata de rire et attendit patiemment que la reine eût terminé sa barbe.

Marseillais en chasse. — L'histoire est un peu vieillotte, mais bien amusante.

La scène a trois personnages, se passe à Marseille sur la terrasse d'un café.

Un Marseillais. — Et d'où viens-tu ?

2^e Marseillais. — Ze viens d'Afrique, mon bon.

1^{er} Marseillais. — Quoi faire ?

2^e Marseillais. — Chasser le lion ?... Le premier jour, après mon déjeuner, je fume une cigarette et je me dis : « Si tu allais à l'affût du lion ?... » Je vais à l'affût, il passe un lion... Pan ! je le tire et je le tue ! Le soir, après mon dîner, je fume une cigarette et je me dis : « Si tu allais à l'affût du lion ?... » Je vais à l'affût, il passe un autre lion... Pan !... Je le tire et je le tue. Le lendemain, après mon déjeuner, je fume une cigarette et je me dis : « Si tu allais à l'affût du lion ?... » Je vais à l'affût, il passe un lion... Pan !... Je le tire et je le tue.

Un officier de zouaves, assis à côté du chasseur et visiblement énévéré. — Si vous tuez un autre lion, je vous flanque une gifle !

Le 2^e Marseillais imperturbable. — Le soir, après mon dîner, je fume une cigarette et je me dis : « Si tu allais à l'affût du lion ?... » Je vais à l'affût... il passe un lion... Pan !... Je le tire... et je le manque...

Un nouveau relève-jupe. — Une des plus jolies artistes londonniennes s'est avisée de dresser son chien à lui servir de page. Les rues de Londres étant assez souvent sales et boueuses et l'artiste ne voulant pas avoir l'embarras de tenir sa jupe relevée, elle se fait accompagner, par les mauvais temps, d'un mi-

gnon terrier irlandais. Celui-ci, trotinant sur le côté et légèrement en arrière, tient soigneusement la traîne entre ses dents, comme le ferait un bon retriever d'une pièce de gibier et prend le plus grand soin à éviter que l'étoffe ne traîne par terre. Discrètement révélées, les chevilles de l'artiste ne perdent rien à l'emploi de ce procédé.

Il est de toute nécessité, on le comprendra, qu'un chien relève-jupe soit dressé avant tout à dédaigner dans la rue ses congénères...

PROBLÈME

Jean porte à une dame, de la part de son maître, un panier de pêches avec un billet ainsi conçu :

« Madame. — Je viens de cueillir mes pêches italiennes et je vous en expédie dz. Veuillez vérifier si le nombre y est, car le porteur est quelque peu gourmand. »

En route, Jean prend naturellement connaissance du contenu du billet, puis de celui du panier. Il mange une pêche, une seconde et une troisième. Il se permet d'en offrir deux à une connaissance et en mange encore une. Puis il empoche enfin autant de fruits qu'il en a déjà enlevés et remplace adroitement sur le billet les lettres dz par un 8. Il arrive avec son envoi chez la dame qui, après avoir vérifié le contenu qu'elle compare au chiffre inscrit sur la missive, remet à Jean un mot pour remercier son maître et lui déclarer que le compte y est.

Combien y avait-il de douzaines de pêches dans le panier et par quel moyen Jean a-t-il caché son larcin ?

Nous avons encore à livrer quelques primes arriérées. Elles seront expédiées lundi.

Recette.

Pour peler les pommes. — Sans rien toucher à la pelure, on conseille de les plonger pendant une minute et même moins dans l'eau bouillante. Les pommes se pèlent alors comme les pommes de terre et la pelure seule s'enlève sans difficulté et sans que la chair du fruit y adhère.

Boutades.

La femme n'est heureuse que lorsqu'elle peut mettre ses pieds dans des chaussures trop petites et sa tête dans un chapeau trop grand.

Mademoiselle Marguerite, une jolie blonde, fille d'un vieux loup de mer, le capitaine Pamphile, est en vacances.

— Tiens, fillette, lui disait hier le capitaine, bourre-moi ma pipe.

— Mais, petit père, je ne sais pas.

— Comment, mille sabords !... tu ne sais pas bourrer une pipe ?... Mais qu'est-ce qu'on vous apprend donc à la pension ?

A l'école :

Le maître. — Si mes trente élèves mangent en tout cent-vingt pommes, cent-cinquante pruneaux et quatre-vingt-dix abricots, qu'aura chacun d'eux.

Un élève. — Mal au ventre.

Le malade. — Mais, docteur, tant de renseignements, vous m'en demandez vraiment trop.

Le docteur (en colère). — Eh bien, alors, prenez un vétérinaire ; il ne demande rien à ses malades.

THÉÂTRE. — *Le Malade imaginaire*, de Molière, a fait jeudi une belle salle. Comme d'habitude, de nombreux pensionnats, fidèles à ces soirées classiques. M. Scheler a fort bien tenu le rôle d'Argan. — On annonce pour demain **La dame de Monsoreau**, drame en 5 actes et 10 tableaux, par A. Dumas. Cette pièce abonde en épisodes émouvants et met en scène de si nombreux personnages, qu'elle aura sans doute grand succès.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.